

La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

D'un prospectus contre le spécisme

Une manifestation antispéciste avait lieu l'autre jour sur les escaliers de l'église Saint-Laurent. Dix militants (si ma mémoire est bonne) alignés sur la troisième marche tenaient chacun un classeur de dix feuillets portant les chiffres 0 à 9, qu'ils tournaient au rythme lancinant d'une grosse caisse. Le total (à dix chiffres) nous donnait en temps réel le nombre d'animaux qui mouraient de la main de l'homme. La manifestation a duré toute la journée.

L'antispécisme, extension aux animaux de l'antiracisme, refuse la hiérarchie entre les espèces. Pour les antispécistes, qui dénoncent le «suprématisme» de l'espèce humaine, le principe d'égalité n'est pas limité aux humains. Car ce n'est pas la raison, philosophique ou technique, qui définit l'être vivant digne d'intérêt. C'est sa capacité de souffrir. Et les animaux souffrent autant que les humains. Il faut passer de l'humanisme au *sensibilisme*.

De plus, ce qui sépare l'animal raisonnable des (autres) animaux n'est pas si net: outre la souffrance, ces derniers ressentent des émotions – amour, jalousie, détresse, joie, ennui –, ils ont des capacités techniques, ils sont capables de communiquer des informations complexes et d'inventer des réponses adaptées à des situations nouvelles.

L'antispéciste demande qu'on leur reconnaisse au moins les droits à la vie, à la liberté et à l'intégrité physique et psychique. Cela peut s'interpréter de façon plus ou moins étendue. Dans tous les cas, cela exclut la chasse et la pêche en tant qu'activités sportives ou récréatives, la corrida, l'expérimentation animale et la vivisection, toutes les formes de maltraitance envers les animaux et toutes les étapes de l'élevage industriel. Dans une interprétation plus stricte, c'est la fin des rodéos, des zoos et des numéros de cirque mettant en scène des animaux. Si l'on resserre encore, on en arrive à la suppression générale de l'exploitation animale, qu'il s'agisse de nourriture, y compris le lait et les œufs, de vêtements en peau ou d'objets de cuir. C'en est fini aussi de la prétention à posséder un animal, à l'enfermer dans une écurie, un parc, une cage ou une niche.

L'antispéciste ne se fonde pas nécessairement sur un amour particulier pour les animaux. C'est, estime-t-il, moins une question d'émotion que de justice. Il est juste de considérer les animaux non comme des choses mais comme des êtres pourvus de droits.

Nous pensons que l'antispécisme n'était qu'une forme radicale d'éco-

logie. Ce n'est pas si simple. Le prospectus¹ de douze pages distribué par les manifestants de Saint-Laurent exprime des réserves fondamentales à l'égard de la notion de nature. Le titre est sans équivoque: «Pour en finir avec l'idée de *Nature* – renouer avec l'éthique et la politique.»

Les antispécistes contestent d'abord cette espèce de religiosité diffuse que l'évocation de la nature inspire aujourd'hui à tout un chacun. Ils contestent aussi la morale courante qui identifie ce qui est bien et ce qui est naturel: «Pour notre part, nous ne voyons dans la nature (la réalité) ni harmonie, ni modèle à suivre, ni source de châtements utiles ou mérités: on pourrait détailler ses méfaits envers les humains et les autres animaux.»

Ils rejettent l'idée du bon sauvage et de sa «sagesse originelle»: c'est, estiment-ils, un fantasme dissimulant les rapports de domination patriarcaux ou capitalistes qu'on trouve même chez le plus authentique des «peuples premiers».

Ils récusent le penchant nostalgique – pour ne pas dire «réactionnaire» – des mouvements écologiques. Ils n'éprouvent aucun blocage à l'égard du progrès technique, aucune crainte sacrée de la «ligne rouge». En matière de clonage humain, par exemple, ou de transhumanisme, ils ne se demandent pas si c'est métaphysiquement conforme à la nature des choses, mais très pragmatiquement si c'est utile et bon pour le plus grand nombre.

Ils n'acceptent pas davantage qu'on parle de «nature masculine», de «nature féminine», de «nature animale», ou de tout autre regroupement attribuant à l'individu des caractéristiques collectives contraignantes et dont les dominants tirent des justifications pour imposer à chacun son rôle et reproduire indéfiniment des rapports sociaux oppressifs.

Ces positions s'inspirent de la philosophie utilitariste développée par Jeremy Bentham (1748-1832), qui plaida notamment pour les libertés individuelles, l'égalité des sexes, le droit au divorce, l'abolition de l'esclavage et les droits des animaux. C'est un autre philosophe utilitariste, l'Australien Peter Singer, né en 1946, auteur de *La libération animale* (1975), qui l'a fait connaître dans le monde entier.

La pensée des antispécistes est difficile à saisir dans son unité. Bornons-nous pour l'instant à signaler qu'elle omet un fait essentiel, qui concerne la place particulière de l'homme dans la nature. Car, contrai-

rement à ce qu'elle affirme, celui-ci se distingue bel et bien radicalement des animaux, étant à la fois animal et doué de raison. De la sorte, il se trouve simultanément immergé dans la nature et posé en face d'elle. Il peut la voir dans son ensemble, juger des situations et prendre les bonnes décisions. Cela lui dessine un rôle spécifique et irremplaçable dans la mise en valeur de la nature.

Pas plus que les antispécistes, nous ne mettons de «N» majuscule à la nature. La nature est loin d'être parfaite. Elle nous est livrée à l'état brut. Et c'est précisément à l'homme qu'il revient de l'ordonner, d'en maîtriser, autant que faire se peut, les débordements, en un mot, de la civiliser, ne serait-ce que pour y vivre bien.

Cela n'a guère de sens de pourvoir les animaux de «droits» qu'ils sont incapables de revendiquer. En revanche, il est juste de rappeler à l'homme ses devoirs envers l'animal. On ne peut

vraiment parler d'une «mise en valeur» de la nature que si chaque être vivant et même chaque chose inanimée est respecté et traité en fonction de sa nature propre.

Quand l'homme travaille dans cette perspective, en tenant notamment compte des conséquences de ses actions à long terme et à longue distance, la nature y trouve sa plénitude, et lui-même un accomplissement.

Quand il oublie sa propre part animale, qui devrait le rendre solidaire des animaux et de leurs souffrances, quand il travaille pour un résultat immédiat, sans conscience de ses limites ni souci des retombées secondaires, il trahit sa vocation et devient cent fois plus nuisible que le plus nuisible des prédateurs.

Pour cela, l'homme n'est jamais l'égal des animaux: il est soit beaucoup plus soit beaucoup moins.

Olivier Delacrétaz

¹ Editions PEA – Pour l'égalité animale.

Indigène, vraiment ?

Près de 92% des Vaudois ont accepté le nouvel article constitutionnel sur la sécurité alimentaire. Ils pensaient certainement donner un coup de pouce aux paysans suisses. Leur vœu nous réjouit.

Mais l'interprétation de cet article 104a suscite déjà le débat¹.

Un comité regroupant notamment les Verts, le parti socialiste et le parti libéral-radical salue l'ouverture au marché, car ce contre-projet à l'initiative de l'Union suisse des paysans permet toujours de conclure des accords de libre-échange avec d'autres pays qui contribuent au développement durable de l'agriculture, pour reprendre ses termes².

Est-ce vraiment ce que voulait l'Union suisse des paysans en lançant son initiative en 2014?

Le groupe de réflexion (aujourd'hui, on devrait écrire «think tank») Avenir Suisse affirme déjà que l'article 104a de la Constitution fédérale ne marque pas un tournant fondamental dans la politique agricole suisse; l'ouverture du marché agricole est urgente et nécessaire, car elle bénéficierait notamment aux consommateurs suisses, en faisant baisser les prix des denrées alimentaires; au niveau du commerce extérieur, la Suisse évolue dans une situation délicate; en limitant les concessions en matière de tarifs douaniers agricoles, les représentants des lobbies paysans réduisent sensiblement la marge de manœuvre des négociateurs suisses et compliquent la conclusion de nouveaux accords de libre-échange;

mais le conseiller fédéral Schneider-Ammann a affirmé récemment que le libre-échange était indispensable pour garantir la sécurité alimentaire. Ces quelques affirmations sont tirées d'une tribune offerte à Avenir Suisse dans le journal *Terre & Nature* du 31 août 2017.

En acceptant le contre-projet concocté par les Chambres fédérales, et en retirant son initiative, l'Union suisse des paysans a renoncé au cœur de son texte. En acceptant la suppression de la référence à la production indigène, elle a capitulé. Qu'a-t-elle obtenu en compensation? A-t-elle pensé aux 150'000 signataires de l'initiative?

Certes, la campagne qui a précédé la votation a été une belle opération de communication. Les paysans en avaient-ils besoin? Qu'en retireront-ils? Probablement rien de positif, car la voie est maintenant clairement ouverte à la négociation et à la conclusion de traités internationaux prétendument destinés à garantir la sécurité alimentaire mais qui pourront faire abstraction de la production indigène puisqu'elle n'existe plus constitutionnellement.

Cette votation était-elle un coup d'épée dans l'eau? Pire que cela, un méchant boomerang.

Jean-Michel Henny

¹ La sécurité alimentaire, vraiment? *La Nation* n° 2078 du 1^{er} septembre 2017.

² Un large soutien à «l'agriculture indigène», *Le Temps* du 25 septembre 2017, p. 4.

Lausanne : succès de « Promenades littéraires »

A Lausanne, dans le domaine du livre, deux sources vives se sont unies pour un cadeau durable aux habitants et visiteurs de la ville. Les Editions Noir sur Blanc, à l'avenue de la Gare, et le Centre de recherches sur les lettres romandes, à Dorigny, donc Vera Michalski et Daniel Maggetti et leurs équipes, ont combiné leurs savoir-faire pour une publication qui s'impose comme l'une des plus réussies de l'année 2017. J'apprends qu'il a fallu remettre cet ouvrage sous presse.

Par les dessins en foison d'une nouvelle venue, Fanny Vaucher, et par le graphisme allègre de vingt itinéraires, *Lausanne, promenades littéraires* confère une dynamique et une séduction à l'histoire culturelle de la capitale vaudoise. Il s'agit d'un patrimoine souvent ignoré de ses habitants et parfois proche des confidences, épisodes et propos transmis avec ferveur dans le cercle des lettrés. Voici un concentré de tribulations individuelles à des adresses très précises, héritage de textes qui abondent en émotions intimes, algarades, solitudes, rencontres et amitiés fidèles, quelquefois commémorés à côté des portes d'entrée par des plaques votives.

Ces sagas étaient devenues semi-légendaires et voici que cette Lausanne secrète se révèle par tant de témoignages. La caractéristique commune de ces passants entre la rue de Bourg et Chauderon, c'est qu'ils ont tous joué leur destin par leur plume. Nous ne sommes plus dans la littérature des schémas scolaires. D'où notre bonheur de parcourir ces pages en dégustant des styles. Ils transfigurent les avenues les plus banales. Ces humeurs ont nourri les rumeurs d'une ville, avec Jacques Chessex en chef fantôme entre l'Evêché et le Café Romand.

Ces itinéraires rendent une âme à la ville. Elle s'est parfois flattée de rayonner en quartier général des lettres romandes.

Mais elle fut et reste mal aimée comme tête du Pays de Vaud et sa topographie tourne le dos au canton. Gustave Roud, chantre de sa campagne perdue, eut le sentiment de « siéger » dans un conseil d'administration en travaillant à la rédaction de la revue *Aujourd'hui*, à Saint-François, actuellement sous l'enseigne de l'UBS, dans un vaste bureau du mécène et financier en métallurgie Henry-Louis Mermod, son éditeur.

Vingt chapitres, comme autant de *Promenades littéraires*, sont ordonnés au fil d'événements lausannois qui se succèdent de la Réforme à nos jours. Sans oublier le Beau-Rivage et le Palace, le parcours est enrichi par les haltes des écrivains, avec détails et illustrations, en de mythiques cafés, hôtels, salles de spectacle, écoles, églises et jardins publics, de Mon-Repos au Denantou. Mais ce livre ne saurait être confondu avec un guide touristique, bien qu'il ait inspiré, jusqu'à la fin de l'été dernier, des circuits pédestres organisés.

Nous bénéficions là d'une synthèse d'années de « recherches » souvent liées à des travaux universitaires. La ville demeure inlassablement attachée à son lac et, topographiquement ou pire, elle tourne le dos à son arrière-pays. Mais les génies en voyage, à Ouchy ou ailleurs, sont surtout préoccupés par eux-mêmes. Ceux que nous trouvons mêlés en ces pages aux auteurs proprement lausannois, et quoi qu'ils aient écrits les uns sur les autres, déambulant de la Gare CFF aux Escaliers du Marché, ils rompent tous avec les platitudes. Ils tranchent tous sur les topos érudits. En artistes, ils laissent toujours éclater leurs sentiments. Par ce livre, Lausanne se nourrira d'épisodes fétiches nés des œuvres, des déplorations, des ouvrages, des délices, des célébrations, des désespoirs intimes ou des ruptures de Benjamin Constant, Alexandre Vinet, Simenon, Gilles au Coup de soleil

dans les caves de l'Hôtel de la Paix, Albert Cohen trouvant son Ariane dans sa baignoire à Ouchy, Anne Cuneo en demi-orpheline surveillée par les bonnes sœurs, Corinna Bille venue mettre au monde discrètement à la Riponne le petit Valaisan dont Chappaz était le père.

Lausanne humaine et ouverte aux contemporains, Pajak, Tâche, Roland Jaccard, Marius Popescu, Yves Rosset ou Julien Burri. Ces *Promenades* constituent aussi la plus récente et l'une de nos bonnes anthologies littéraires. Mais quoi ! Même si le lieu célèbre n'est que la modeste métropole vaudoise, l'ensemble qui nous est servi n'est-il pas relevé par les remarques que Lausanne a inspirées à Chateaubriand, Gibbon et Strindberg ? De plus cet ouvrage a convoqué les auteurs de bandes dessinées et de polars qui ont fantasmé à leur façon sur le Grand Pont, La Palud ou la Cathédrale.

On doit l'idée de ces *Promenades littéraires* à une journaliste, Isabelle Falconnier, chargée de concevoir une politique du livre à Lausanne. Dès lors devait s'affronter le pouvoir et la poésie. Le paradoxe de cet ouvrage, et l'un de ses autres mérites, c'est qu'il ravive pour de nouvelles générations les considérations cruelles de Ramuz sur l'urbanisme dans sa ville natale. Nous dépassons en ces pages les informations biographiques. S'il est vrai qu'il ne faudra jamais oublier de penser à l'enfance de l'écrivain à l'angle de la Riponne où vivait son père commerçant, entre le site de l'ancien collège cantonal et la rue Haldimand où le jeune homme vint présenter, chez le papetier-éditeur tout à côté, le manuscrit naïf de sa première œuvre, nous goûtons aussi, sous sa plume d'adulte, aux colères qui furent l'un des traits de son envergure. Sur les grands ratages des autorités, dans le développement de Lausanne, Ramuz s'indigne et s'expliqua. En 1930, il publia son libelle *Sur une ville qui a mal tourné*.

né. Analysant des erreurs pendables, il déplora qu'en charge des constructions, au lieu d'« administrateurs », la ville ou le canton n'ait pas vu agir un *homme* (il souligna), c'est à dire un esprit capable d'une vision globale. Laquelle ?

L'écrivain donne l'exemple de Saint-François, centre lausannois des affaires et de toutes rencontres. A coups de millions, les édiles ont laissé s'élever « au midi de la place », devant l'église médiévale, l'énorme écran opaque et définitif de la poste et des banques : à jamais il obtura le dégagement prodigieux que le plein cœur de Lausanne offrait sur le Léman. Ramuz rêve là d'« une succession d'esplanades avec jardin public », où, assis aux bancs, cafés et terrasses, « on aurait pu l'été compter les bateaux, contempler des kilomètres et des kilomètres d'eau bleue ou grise ou blanche ou noire, ouverte de toute part ». L'auteur de *Besoin de grandeur* visualise l'une des villes qui aurait pu être l'une des plus plaisantes d'Europe.

Au contraire, Ramuz effaré voit monter au ciel, au bout du Grand Pont, le gratte-ciel du Métropole. Mais on peut se demander si l'inventeur génial d'une nouvelle manière d'écrire le français et notre plus grand auteur après Benjamin Constant, n'est pas resté, dans la zone des dépôts du Flon, limité dans ses vues de la modernité en architecture. Car nous sentirions un vide, aujourd'hui, dans tout ce qui bouleverse le quartier de Bel Air, sans l'autorité de cette tour, articulant le saut de la vieille ville sur les nouveaux bas-quartiers du XXI^e siècle. Charles-Albert Cingria, l'arpenteur le plus inventif des rues de Lausanne, était loin de la détester.

Bertil Galland

Sous la direction de Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, *Lausanne, promenades littéraires*, 234 pages, illustré, Editions Noir sur Blanc.

Déclinaisons gothiques

La restauration d'art n'a pas toujours suivi les mêmes principes au cours des deux derniers siècles, malgré les meilleures intentions du monde de la part de ceux qui en ont fait leur métier. En témoigne le portail occidental de la cathédrale de Lausanne, dit « portail Montfalcon », dont la blancheur remise au jour par un long nettoyage a pu étonner les citadins comme les touristes.

L'histoire de ce portail, construit au début du XV^e siècle et copié au début du XX^e siècle, fut au centre de la seconde journée d'un colloque organisé à la fin de l'été par l'Université de Lausanne sur son commanditaire, l'évêque Aymon de Montfalcon, mort il y a 500 ans. Historiens, historiens de l'art et spécialistes de littérature en moyen français se sont en effet penchés sur cette importante figure de la fin du Moyen Age dans notre région, qui fut prince d'empire, mécène lettré et humaniste, et bien sûr prélat et pasteur.

Ce portail, tout comme la chapelle dédiée à saint Maurice et aux martyrs de la Légion thébaine ainsi que ses stalles, ou

encore les peintures murales au château Saint-Maire, portent tous la marque de leur commanditaire. On ne compte ainsi plus les représentations des armoiries de la famille Montfalcon, témoignage d'un réel souci de préservation de la mémoire.

Raphaël Lugeon, devant l'ampleur des dégâts causés par le temps, a pris le parti de démonter entièrement le portail, de copier les pièces trop abîmées et de compléter les espaces laissés vides. Sa créativité s'est occupée du reste, quitte à laisser un peu trop de liberté à son imagination. Aujourd'hui, on peut ainsi admirer de jolis anges musiciens qui n'existaient absolument pas au Moyen Age. Quant aux grandes figures bibliques, elles ont reçu les visages du sculpteur, de son père ou de Viollet-le-Duc, responsable de la restauration générale de la cathédrale durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Un élément continue de susciter le débat : il s'agit du trumeau. Si le portail sud en possède un depuis sa création, ce n'est pas le cas du portail ouest, puisque c'est une création du restaurateur du XX^e

siècle. Après avoir (brièvement) évoqué la possibilité d'y placer une statue de la Vierge Marie, Raphaël Lugeon a dû se rendre à l'évidence : c'était hors de question pour la population à majorité protestante, sans compter le symbole très fort que cela aurait renvoyé aux catholiques. Il proposa alors une représentation allégorique de l'Evangile, mais elle n'eut guère plus de succès. Aucune statue ne fut donc installée à cette époque, mais le sujet continue à être d'actualité, puisqu'une discussion fut organisée le 13 septembre 2017 dans la cathédrale, rassemblant des personnalités telles que le pasteur André Joly, le président du conseil synodal Xavier Paillard, le vicaire épiscopal Christophe Godel ou encore l'ancien député Jacques-André Hauray, entourés d'une cinquantaine de participants et auditeurs. Pourrait-on trouver une solution qui convienne à tous, comme par exemple la mise en valeur de l'ancienne statue de la Vierge qui se trouve à l'intérieur du massif occidental de la cathédrale – et qui nécessiterait une restauration –, et la mise en place d'une statue du Christ sur le tru-

meau pour accueillir fidèles, pèlerins et visiteurs ?

En attendant de le savoir, une belle exposition du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, « Déclinaisons gothiques », est présentée à l'Espace Arlaud et permet de découvrir une sélection de pierres sculptées du XV^e siècle habituellement conservées au dépôt lapidaire. On y découvre aussi le travail de Raphaël Lugeon à travers une reproduction de son atelier de sculpteur et la présentation de documents de travail¹.

Après le portail peint et les stalles du XIII^e siècle, l'Etat de Vaud continue donc à valoriser son patrimoine médiéval. On se réjouit de (re)découvrir prochainement le château cantonal, écrin de bijoux picturaux inestimables et trop peu connus du public. Il sera réouvert et fêté le 14 avril 2018.

Claire-Marie Schertz

¹ « Déclinaisons gothiques. Le portail Montfalcon de la cathédrale de Lausanne », Espace Arlaud, Lausanne, du 1^{er} septembre au 12 novembre 2017. <http://www.mcah.ch/>

Les pays baltes : où est-ce au juste ?

Départ pour les pays baltes avec quelques amis; aucun de nous n'y a été. On sait qu'on vole vers le nord-est. On a vu des photos charmantes des trois capitales; mais on n'est pas sûr d'attribuer chacune au juste pays; on n'est même pas sûr de situer exactement sur la carte chacun des trois Etats, dont les noms se ressemblent tant. On a pris dans ses bagages *L'Europe des surprises* de Bertil Galland, miraculeusement paru et parvenu dans nos mains en temps voulu pour se préparer à sentir la nature et la place, au-delà de ce qui fut le Rideau de fer, de ces contrées septentrionales.

Mais est-ce vraiment le Nord? Les immenses forêts sont faites de résineux et de bouleaux, certes, mais aussi de feuillus en grande quantité. Dans les zones déboisées, des pâturages et des cultures; qu'est-ce donc que ce vaste champ qui jaunait? Du seigle, résistant à la rudesse du climat? Non, du blé! Du vrai froment blond, comme on n'en cultive guère chez nous au-dessus de 700 mètres. Le Nord, vraiment?

Quant à la longitude, est ou ouest? Est-on dans l'orbite de la grande Russie ou dans le monde occidental? Ces terres ont appartenu à l'empire des tsars

pendant deux siècles (un peu moins pour la Lituanie); puis, après leur première indépendance moderne de 1917 à 1940, à l'empire des soviets durant un demi-siècle. On voit des églises aux coupes orthodoxes. Il y a des zones russophones, surtout en Estonie, et une population d'origine russe, très minoritaire, dispersée un peu partout depuis des générations. Le russe, parlé à contre-cœur par la majorité depuis que le joug du Kremlin rouge a été rejeté, reste toutefois le véhicule de la communication entre ces pays aux langues si diverses.

Mais ils sont fiers et rassurés d'être sous la protection de l'OTAN – qui y a trouvé assez de hautes compétences pour y installer un de ses centres électroniques – et de compter en euros. Et Vilnius la baroque évoque Cracovie ou Brno; Riga, où souffle un air de belle culture occidentale, offre à contempler des avenues bordées d'immeubles «art nouveau» qui nous transportent dans certains quartiers de Vienne; Tallin, avec son cachet médiévo-renaissant, n'est pas loin de telles villes allemandes. Orient? Occident?

Ces trois pays qui se ressemblent à plus d'un égard – proximité de la mer Baltique, plaines sans fin, appartenance

des villes à la Ligue hanséatique dans un lointain passé, gastronomie où règne la pomme de terre, pavés ronds des centres historiques martyrisant les souliers des dames – se plaisent toutefois à nous désorienter par leurs différences. La langue: car ces petits peuples, à eux tous comptant moins d'habitants que la Suisse, ont chacun la leur; si le lituanien et le letton ont quelque ressemblance (autant que le français et l'espagnol nous dit-on), l'estonien nous plonge dans un autre univers linguistique, appartenant au groupe finno-ougrien; nous n'y comprenons strictement rien, mais les voisins de l'Estonie non plus... La confession: si la Lituanie est profondément catholique (en fin de semaine, les églises de Vilnius attendent un cortège ininterrompu de mariés venus faire bénir leur union), les voisins septentrionaux ont passé au luthéranisme depuis la conversion du grand-maître de l'Ordre teutonique. L'histoire: la Lituanie, au XIV^e siècle étendait sa puissance de la Baltique à la Mer Noire, avant d'être longtemps mariée à la Pologne sous le double sceptre des Jagellon; cependant que la Lettonie fut polono-suédoise et l'Estonie carrément suédoise avant le triomphe de Pierre le Grand sur le souverain de Stockholm; cela sans parler

de l'influence durable des ordres chevaliers-colonisateurs germaniques et de l'époque brillante de l'inclassable duché de Courlande.

Mais ces passés si complexes et divers tendent à l'unité depuis la domination russe dès le XVIII^e siècle, la première indépendance dès 1917, l'invasion nazie en 1940, la «libération» par les Rouges, l'esclavage soviétique, la seconde indépendance dès 1990, l'adhésion à l'OTAN, à l'UE, à l'euro. Alors, un «bloc» balte ou trois Etats avançant aujourd'hui de conserve, mais en gardant chacun son identité et la maîtrise de sa destinée? On ne sait pas.

Car on sait si peu de choses, chez nous, de cette «Mitteleuropa» qui va des Balkans au golfe de Finlande et dont les pays baltes sont les marches septentrionales; cette «Mitteleuropa» qui recèle tant de richesses historiques, architecturales, ethniques, artistiques. Autrefois (qu'en est-il aujourd'hui?), on apprenait aux collégiens vaudois par le menu les moindres convulsions de la Révolution française, mais rien sur le centre de notre continent. Lequel, même si on cherche à le comprendre et à l'aimer, reste en partie un mystère.

Jean-François Cavin

Portrait amoureux de Fabrice Luchini

À la lecture du titre de cet article, certains d'entre vous ont peut-être fait le pari du nom de son auteur. Il suffit en effet de fréquenter le fil d'actualité de l'incroyable outil de communication qu'est Facebook pour savoir que la sous-signée est une admiratrice inconditionnelle de cet acteur, homme de théâtre, orateur, fabuliste et comédien. Il faut donc s'attendre à un portrait qui, entre autres caractéristiques, n'aura pas celle d'être objectif.

Depuis le mois de novembre 1956, moment de sa naissance, Fabrice Luchini dérange, fascine, agace, passionne, exacerbe, horripile parfois, mais attendrit aussi très souvent. On ne sait jamais vraiment ce qu'il pense, ni ce qu'il recherche fondamentalement. Politiquement correct sous de faux airs de provocation ou, au contraire, réel dissident insoumis et anticonformiste mais auquel le talent donne tous les droits? Est-il de gauche, est-il de droite? En admettant que la question ait une réelle importance, il a dans tous les cas compris, comme beaucoup de nos lecteurs, que la solution ne pouvait fondamentalement pas résider dans cette dichotomie stérile. Son objectif est donc assurément de communiquer, avec les moyens d'histrion intellectuel qui sont les siens, combien la démocratie actuelle est condamnée au sacrifice du bien commun sur l'autel des susceptibilités partisans.

En imaginant que Fabrice Luchini eût été lausannois, fréquenterait-il le mouvement politique hors partis de la Ligue vaudoise? L'auteur de cet article décide non sans fantasme de répondre que oui.

«Je ne suis pas plus de droite que de gauche, je m'en tape, moi je ne vois qu'une chose, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est me soumettre au génie français et participer à la merveille de cette nation qui a pondé les plus grands écrivains qui existent, c'est ça ma patrie, c'est ça mon parti politique.»¹

Fabrice Luchini est aussi atemporel que produit de son temps, aussi hérétique que populaire et aussi classique qu'original. Les plateaux télé se l'arrachent, il est la garantie d'une audience élevée. On le déteste avec amour ou on l'adule avec exécution mais le fait est qu'on le respecte, que son opinion résonne et qu'on en redemande.

D'un point de vue purement académique, Fabrice Luchini n'a jamais fréquenté l'université. Avant d'être repéré par Eric Rohmer, il a quitté l'école à treize ans, il était apprenti coiffeur et chargé de l'épilation du maillot de Marlène Jobert. C'est un autodidacte. Il aime à raconter sa rencontre avec Roland Barthes et la façon dont ce dernier l'a questionné sur son «rapport au téléphone» avant de l'inviter chez lui, causer Baudelaire et La Fontaine, mais aussi Philippe Muray ou encore Flaubert. Il se confie ouvertement au micro de Mireille Dumas sur la question du couple qui l'obsède et qu'il résume et résout par un grandiloquent: «Moi je n'ai jamais été en couple, personne ne m'a jamais dit: «va chercher le pain».

En revanche, d'un point de vue dramatique, Fabrice Luchini n'est pas entièrement autodidacte. Il a fréquenté à Paris le cours de Jean-Laurent Cochet dont l'enseignement est entièrement basé sur la juste façon de dire les fables de La Fontaine. Nous avons d'ailleurs déjà publié un article sur l'enseignement de Jean-Laurent Cochet considéré, en dépit d'une médiatisation volontairement modeste, comme le plus grand homme de théâtre actuel. C'est en tout cas l'avis d'un certain Gérard Depardieu. Et puis il n'y a qu'à lire ce que Fabrice Luchini dit de son Maître – puisque c'est ainsi que ses élèves s'adressent à lui – dans sa préface à «Jean-Laurent Cochet à la rencontre de Sacha Guitry»²:

«Jean-Laurent Cochet incarne à lui seul le véritable dépositaire de la tradition

du théâtre classique telle qu'elle se déploie du XVII^e jusqu'à 2010. Cet homme est l'un des seuls qui puissent donner à un jeune comédien une conscience du passé vivant et, finalement, de l'éternité de la tradition qui dépasse entièrement tout ce qu'on résume par le pauvre mot de «nouveau». J'ai eu la chance d'avoir Jean-Laurent Cochet comme professeur et je répète inlassablement que le simple fait de le voir enseigner le théâtre classique dans son éternité de vie bouleverse l'existence d'un homme.»

Enfin, le génie théâtral de Fabrice Luchini ne fait planer aucun doute. Il captive l'attention de deux mille sièges en récitant, dans son intégralité, l'inaccessible et nébuleux «Bateau ivre» de Rimbaud et il saurait donner à la lecture d'un boccin de téléphone l'apparence d'un péripétie initiatique fascinant. Mais qu'en est-il de sa propre production littéraire?

Malgré l'admiration débordante de l'auteur de cet article pour son sujet, personne n'est parfait. En effet, en 2016 est sorti aux éditions Flammarion son livre «Comédie française, ça a débuté comme ça...». Il ne fait aucun doute que Fabrice Luchini en est l'auteur mais l'ensemble de l'ouvrage nous laisse un arrière-goût de «Luchini, sans Luchini». Il nous manque quelque chose. Quoi? Sa théâtralité, sa sur-articulation mythique, sa volonté enragée de ressusciter la parole organique et spontanée d'auteurs morts et enterrés?

Peut-être que la sourde misanthropie du personnage n'y résonne pas assez fort. Puis il nous manque sa voix, un brin nasillard, cette impression qu'il cherche à abrégé l'instant, à s'enfuir du plateau, se retirer du commerce des hommes.

En lisant son livre, on lui reprocherait presque d'être trop avec nous. De nous laisser le choix de l'entendre ou non. Il nous offre l'occasion de passer un moment en sa compagnie, nous sommes avec lui, «ensemble...et quasiment de gauche».

Nous continuerons donc de nous abreuver de ses hystéries théâtrales.

Charlotte Monnier

¹ Propos recueillis par Stéphane Bern, sur RTL, le 9 mars 2016.

² Jean-Laurent Cochet, Sacha Guitry, Paris, OXUS, 2010.

Conférence

Neutralité armée: quelles perspectives au XXI^e siècle?

Orateur: M. Jean-Luc Addor, avocat, conseiller national. En présence du chef de l'Armée, le cdt de corps Philippe Rebord.

Samedi 7 octobre 2017, 16h, au Centre Général Guisan, Av. Général Guisan 117-119, Pully.

Renseignements: 021 722 46 65 ou info@generalguisan.ch.

Séminaire sur la Savoie

La section genevoise de la société des Vieux-Zofingiens organise, le samedi 7 octobre prochain, son séminaire qui a pour titre *La Savoie, naissance et effacement d'un Etat* et qui se déroulera au Château de Penthes, 18 chemin de l'Impératrice, 1292 Pregny-Genève. Madame Claire Pittard, licenciée en lettres et principal auteur d'un gros ouvrage sur l'his-

toire de la Savoie paru il y a un an, donnera le matin une conférence, qui sera suivie d'une discussion, puis d'un dîner (facultatif et sur inscription). La fin de la rencontre est prévue vers 14h00 – 14h30.

Pour tout autre renseignement, prendre contact avec M. André Hentsch, 024 425 76 16 ou 079 542 64 82; courriel: andrehentsch@hotmail.com.

Pas de normes, pas de rebelles

Revenons au livre de Stéphanie Pahud, *Lanormalité* (l'Âge d'Homme 2016). Dans un précédent article, nous avons discuté les thèses déconcertantes de Marie-Anne Paveau qui affiche une *détestation personnelle des normes*. Stéphanie Pahud elle-même est plus nuancée, à l'image de certaines des personnes qu'elle invite à témoigner. Le problème des normes est une source de *questionnement inépuisable*, selon la linguiste lausannoise. Preuve en est cette phrase en exergue, de l'auteur portugais Fernando Pessoa : *Il n'y a pas de normes. Tous les hommes sont des exceptions à une règle qui n'existe pas*. Cette pensée est juste, car tous les hommes sont différents; d'un autre point de vue elle est fautive, parce que les normes existent, ne serait-ce que grâce à ceux qui mettent toute leur énergie à les faire respecter, et aux gens dont la raison de vivre est de s'y opposer.

Selon certains auteurs cités par Stéphanie Pahud, Canguilhem (p. 30) et Frega (p. 171), la vie crée des normes : *le quotidien leur doit ce qu'il comporte d'ordonné, ce qui donne forme aux attentes sociales. L'autonomie est l'envers des normes*. Nous sommes des créatures normatives. Les moments d'acceptation des règles succèdent à ceux où nous les rejetons. Nous sommes normaux à certains points de vue et anormaux à d'autres. Adolescente, Stéphanie Pahud participait à des concours de dictée. Adulte, elle confesse avoir intégré les normes du français académique et être choquée par les productions écrites non-conformes *tout en défendant avec conviction la non-hiérarchisation des pratiques langagières*. Elle cite Ramuz qui admettait en substance que *Paris l'avait libéré de Paris, que Paris a obéi à certaines lois et lui a enseigné à obéir aux siennes*, autrement dit que le français de Paris l'a conduit à s'intéresser à

sa propre façon, vaudoise, de parler, et à en exploiter les possibilités. C'est grâce à la norme parisienne que Ramuz est devenu ce qu'il était, c'est-à-dire Vaudois. La norme engendre *ses entorses, ses manquements, ses déviances*. Sans les normes, il n'y aurait point de rebelles.

Un autre phénomène nous étonne encore plus : le rebelle crée lui-même de nouvelles normes que des mauvais esprits s'empresseront de contester. Et inévitablement, le penseur révolutionnaire commence par se soumettre, en parlant et en écrivant, à la norme du vrai. Sebastian Dieguez, chercheur en neurosciences, à qui Stéphanie Pahud demande s'il est possible de s'engager en tant que penseur sans céder à la normativité, répond : *C'est difficile, et dans un sens probablement impossible. On s'engage pour obtenir ou défendre quelque chose que l'on juge soi-même «normal» ou «bon», ce qui implique de persuader, convaincre, séduire, rallier à notre cause* (p. 299).

L'essai de Stéphanie Pahud est explicitement fondé sur des éléments autobiographiques. Tourmentée par les différents rôles qu'elle assume en tant qu'amie, amoureuse, linguiste, enseignante et mère, elle confesse : *J'ai pris conscience que j'étais moi-même prise au piège des catégories que je comptais déconstruire et que reléguer la créativité du côté de la folie était une manière de me complaire dans un constat finalement rassurant d'inadéquation*. Les rebelles et les fous prennent plaisir à leur statut, cela les apaise. Notre monde regorge de révoltés interprétant si bien leur partition qu'ils engendrent des imitateurs. Le rebelle devient le modèle d'un conformisme nouveau. Beaucoup de gens, antiracistes, antisécistes, véganes, féministes, LGBT, s'occupent de «déconstruire les normes», de refuser ce qui semble imposé par la «nature»,

n'omettant jamais d'infliger à ce mot des guillemets, car, selon les ennemis des normes, il n'y pas de nature. Le problème est qu'ils n'ont rien de plus pressé que de réclamer lois, règles et sanctions contre leurs adversaires. Ils ne se privent pas de *stigmatiser* les méchants traités de racistes, d'homophobes, de suppôts de l'extrême droite, de cannibales cruels envers les bêtes, de machistes, de *mecs lourds*, etc.

Le paradoxe se manifeste aussi dans l'expression «droit à la différence». Le droit, censé égal et semblable pour tous, annule la différence qui distingue et hiérarchise.

Pour couronner le tout, les gourous du développement personnel et les publicitaires croient surmonter l'op-

position entre norme et différence. Ils ordonnent aux individus d'être libres, leur enjoignant de devenir eux-mêmes, d'inventer leur propres normes et leurs propres rites (pourtant communs par définition), de souligner leurs différences en consommant des produits distribués partout et à tous. Ces injonctions paradoxales ont de quoi rendre fous.

Stéphanie Pahud, confrontée à ces innombrables questions, conclut avec modération. Les normes étant ambivalentes, il n'y a pas de *réponse assurée*. Il faut donc *renoncer à l'hyper-maîtrise, à l'hyper-adaptation (...) accepter de ne pas trouver sa place, y compris celle, ajouterions-nous, de rebelle patenté*.

Jacques Perrin

L'exécutif neutralisé lors des référendums ?

Les syndicats de Nyon et de Rolle se sont plaints que leurs municipalités ne puissent faire ouvertement campagne en vue des votations communales de ce début d'automne. Alors que les comités référendaires font flèche de tout bois, la jurisprudence en matière de droits politiques contraint les exécutifs à rester sur la réserve, se bornant à l'information neutre et objective. Il y aurait déséquilibre.

Comme les conseils d'Etat, comme le Conseil fédéral, les municipalités

sont au service durable de l'ensemble de la population; elles resteront aux affaires après le scrutin et ne doivent pas, par un comportement trop partisan, accentuer les divisions au sein de leur communauté.

Ce que les syndicats frustrés ne disent pas, c'est que les projets soumis au vote ont été acceptés au préalable par un Conseil communal. Il appartient à ceux qui les ont soutenus au sein de l'autorité délibérante de mouiller la chemise lors de la campagne populaire; le droit public ne leur impose aucune réserve et ils peuvent combattre à armes égales avec les opposants.

J.-F. C.

« Consultation » socialiste

Mme Florence Germond, conseillère municipale socialiste lausannoise en charge des finances et de la mobilité, épouse de M. Roger Nordmann, conseiller national socialiste défenseur de la «mobilité douce», affiche une conception pour le moins curieuse de la consultation des milieux intéressés.

Dans le creux de l'été, la Municipalité de Lausanne a pris diverses mesures pour restreindre le stationnement des automobiles en ville et en périphérie (au centre, à Bellerive et au Chalet-à-Gobet) ou pour en renchérir le coût.

Accusée par certains conseillers communaux de ne pas avoir consulté les milieux concernés par ces mesures, Mme Germond s'est défendue devant le plénum en disant que «cela avait été

fait dans le respect des procédures, avec une publication dans la Feuille des avis officiels»¹.

Selon le *Petit Robert*, la consultation est «l'action de prendre avis», alors que la publication dans un journal officiel est une décision, sujette à recours. Dans cette affaire, la Municipalité de la capitale vaudoise, quoi qu'en dise Mme Germond, a décidé sans consulter. Pourtant, les socialistes n'ont que la démocratie participative à la bouche...

Face à cette position des gens au pouvoir que l'on peut qualifier d'arrogante, les commerçants lausannois ont lancé une pétition², qui connaît un grand succès: près de 10'000 paraphe ont déjà été réunis en une quinzaine de jours.

La Municipalité rouge-rose-verte de Lausanne en général, et Mme Germond en particulier, ont commis une faute politique. La marche arrière s'impose à l'évidence.

A. Rochat

¹ Propos cités dans *24 heures* du 6 septembre 2017.

² Vous en trouverez le texte sur le site www.commerçants-lausannois.ch, en version imprimable ou en ligne.



Des pervenches et des prunes

Les Lausannois et les quelques personnes qui se rendent encore parfois dans la capitale ont appris cet été que «le stationnement entre 12h30 et 13h30 sera désormais payant dans l'hypercentre». Selon le chef du service des Routes et de la Mobilité de la Ville, il s'agit de «lutter contre les voitures ventouses qui restent stationnées entre midi et deux heures dans l'hypercentre».

LE COIN DU RONCHON

On comprend clairement le désarroi des autorités: un automobiliste qui stationne à Lausanne pendant deux heures de temps – oui, vous avez bien lu: deux heures de temps, soit 7,2 billions de nanosecondes (7,2 x 10¹²) – abuse manifestement de la générosité publique en se comportant comme une *ventouse!* (Voire pire, car l'expérience démontre que peu de ventouses réussissent à tenir en place pendant deux heures.)

Les lecteurs auront noté au passage l'utilisation insistante de l'expression «hypercentre», qui flatte l'ego de tout municipal digne de ce nom et fleure bon le jargon élitaire des aménagistes du territoire (lesquels peuvent l'utiliser comme un discret signe de reconnaissance: «Il est des nôtres, il a dit hypercentre comme les autres!») Bref, les Vaudois sont très fiers de savoir que Lausanne possède un hypercentre, comme Vevey, Morges, Nyon, Yverdon-les-Bains et peut-être bientôt Pampigny ou Chavannes-le-Chêne.

Et maintenant, on fait quoi? Les esprits les plus hostiles au progrès et les plus insensibles au sort des millions de victimes de la pollution ont lancé une pétition pour annuler la décision de la Municipalité. Pour notre part, nous préférons réagir positivement et voir le bon côté de cette affaire, qui nous a appris quelque chose que nous ignorions totalement, à savoir qu'il était encore possible, jusque tout récemment, de parquer à Lausanne sans rien payer. Cette nouvelle, a posteriori, nous remplit d'une joie indicible.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges